de leur fidélité. « Pour ma part, ajoute le P. LACOMBE, il n'est aucune partie de nos pays sauvages que je redoute de parcourir, aucune rivière que j'hésite à traverser, aucune forêt dans laquelle je n'ose m'engager pendant la saison rigoureuse, pourvu que je sois accompagné par mes bons métis. Toujours gais et contents, en face des contrariétés et des difficultés, je sais qu'il fait bon de les avoir pour compagnons. »

Puisse cette colonie de Saint-Paul-des-Métis réussir et prospérer ! Alors nous aurons sauvé une population qui a tant de droits à son existence, dans un pays où elle a été la première à embrasser la Foi et un puissant auxiliaire de la civilisation.

A. LACOMBE, O. M. I.



LES GALICIENS DANS LE NORD-OUEST CANADIEN.

Leur situation actuelle. — La question du rite ruthène. — Voyage du R. P. LACOMBE en Autriche et en Galicie.

Il a été question déjà, dans nos Annales, du mouvement d'émigration qui se produit depuis quelques années dans une des provinces de l'empire d'Autriche, qu'on appelle la Galicie. Les populations rurales de cette contrée, sous l'impulsion de nouvelles reçues de l'autre côté de l'Atlantique, se sont mises en mouvement vers l'Amérique pour y chercher fortune et s'y former une nouvelle patrie. C'est d'abord vers les États-Unis que ces Galiciens se sont dirigés, où ils sont déjà plusieurs milliers travaillant dans les mines, les usines et les fermes.

L'exode vers le Brésil n'est pas moins grand. Cette passion de chercher fortune dans le nouveau monde leur a fait découvrir les belles terres du Manitoba et du Nord-

Ouest canadien, où déjà ils forment plusieurs colonies qui prospèrent.

Il va sans dire que ce peuple a un dialecte particulier qu'on appelle le *petit-russe*. Le polonais et l'allemand lui sont aussi plus ou moins familiers. Il est très important de savoir que ces Galiciens, quoique catholiques, ont la liberté de leur propre rite appelé *grec-ruthène*, auquel ils sont très attachés. Leur liturgie, en la vieille langue slave, langue morte aujourd'hui, n'est plus comprise que par le clergé et les personnes instruites, comme c'est le cas dans l'église romaine pour la liturgie latine.

Ces Grecs-Ruthènes de la Galicie autrichienne se sont trouvés sans pasteurs et sans secours religieux, une fois débarqués sur le continent américain. Les prêtres latins, ne les comprenant pas et n'ayant pas la faculté d'exercer le saint ministère selon la forme et la langue du rite ruthène, virent leurs efforts presque paralysés en face de chrétiens catholiques qui montraient malheureusement de l'antipathie au clergé latin, parce qu'ils croyaient qu'il voulait les latiniser. Ces pauvres populations, ignorant le langage et les coutumes des pays où elles arrivent, se trouvent exposées à être démoralisées et exploitées par des schismatiques, des hérétiques et certains socialistes qui profitent de cet isolement pour les éloigner davantage de la foi catholique.

Les évêques et les missionnaires du Manitoba et du Nord-Ouest canadien se sont émus de cet état de choses et ont tenté de sauver la situation. Tout d'abord ils se portèrent auprès de ces colonies ruthènes et leur offrirent, autant qu'ils en étaient capables, des secours religieux. L'ignorance de la langue, l'immense étendue du pays où ces gens sont disséminés et le manque d'habitation, tout semble se coaliser pour rendre ce ministère très peu fructueux. Deux missionnaires Oblats, d'un zèle

à toute épreuve, Polonais d'origine, les RR. PP. KULAWY, ont été désignés pour être les apôtres des Ruthènes Galiciens et des Polonais, à Winnipeg et aux environs. Mgr l'archevêque LANGEVIN, qui a tant à cœur l'évangélisation et le salut de ces nouveaux venus, n'épargne rien en son pouvoir pour leur prouver sa charité et l'intérêt qu'il leur porte. Dans la ville de Winnipeg, Sa Grandeur s'est imposé une lourde dette pour leur bâtir une église dédiée au Saint-Esprit.

Il y a trois ans, Mgr PASCAL et deux Pères Oblats sont allés en Autriche pour intéresser les autorités ecclésiastiques et civiles à nos Missions ruthènes. Ce voyage n'ayant pas eu les résultats qu'on en espérait, les évêques de Saint-Boniface et de Saint-Albert sollicitèrent de nouveau du Saint-Siège la permission qu'une communauté religieuse (les Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception), qui acceptait cette charge, pût passer au rite ruthène pour aller au secours de ces âmes abandonnées. Mais le Saint-Père ne crut pas devoir accorder cette faculté. « Les prêtres latins ne doivent pas passer à un rite étranger dans un pays latin. »

C'est alors que les évêques du Manitoba et du Nord-Ouest se décidèrent à envoyer quelqu'un pour plaider cette cause, d'abord à Rome, ensuite auprès du gouvernement autrichien, tout en s'entendant avec notre T. R. P. Général. Le choix tomba sur le R. P. LACOMBE, accoutumé, pendant sa vie si mouvementée de missionnaire, à traiter auprès des Évêques et des gouvernements du Canada. Le révérend Père, malgré son âge, accepta de grand cœur.

Après avoir reçu les instructions de ses supérieurs, en février 1900, il se mettait en marche pour l'Europe. A Ottawa, il présenta ses hommages au délégué apostolique, Mgr Falconio, en recevait de sages conseils et des

lettres de recommandation qui devaient lui être très utiles pour remplir sa mission. Le gouvernement canadien voulut bien aider son vieil ami en lui fournissant les moyens du voyage transatlantique. Après avoir, à Paris, rendu ses devoirs à son Supérieur général et embrassé ses Frères en religion, il se rendait à Rome où il avait le bonheur de faire son jubilé. Il put voir les autorités de la Propagande, les cardinaux Rampolla et Ledokowski, et grâce au R. P. Joseph Lemius, il eut l'insigne faveur d'obtenir une audience particulière du Pape, auquel il parla de la question ruthène. Le Préfet de la Propagande lui donna des lettres de recommandation pour les autorités ecclésiastiques de la Galicie.

Pendant son séjour dans la ville éternelle, le P. Lacombe put intéresser plusieurs amis à son œuvre, surtout la Supérieure générale des Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie. Cette communauté, qui se dévoue avec tant de zèle dans les Missions étrangères de Chine, de Ceylan, d'Afrique, etc., veut bien accepter une nouvelle fondation à Saint-Boniface, exclusivement en faveur des Galiciens et des Polonais, dont on recueillera les enfants pour les élever dans une école industrielle. Donc il fut décidé de suite que deux Sœurs, l'une Autrichienne et l'autre Polonaise, accompagneraient le P. Lacombe en Galicie, comme interprètes et guides. Tous les plans et dates des départs furent réglés afin qu'il n'y eût aucun malentendu. Le rendez-vous devait se faire à Bruxelles, d'où la Mère Générale se rendait à Buda-Pest, en Hongrie, pour y faire la visite de quelques-unes de ses maisons. Le P. Lacombe, après deux mois de séjour à Rome, revenait à Paris rendre compte au P. Général de ses faits et gestes.

A présent, laissons parler le R. P. Lacombe :

« C'est le 1er septembre, un samedi, que j'entrepre-

nais mon voyage en Autriche, incertain encore si cette pérégrination fatigante et dispendieuse aurait les résultats heureux que je souhaitais. J'arrivai à Bruxelles ce jour même, d'où je me rendis à Grimbergen, chez les Prémontrés, pour y terminer mes contrats avec cette communauté en faveur de notre colonie de Saint-Paul des Métis. Le lendemain dimanche, je revenais à Bruxelles, et j'allais frapper à la porte du couvent des Sœurs Franciscaines, auprès de la belle église de Sainte-Gudule. On me donna une gracieuse hospitalité en attendant l'arrivée de la Mère Générale. Je vais ensuite faire visite à la nonciature, où Mgr de Belmonte, un vrai gentilhomme, me reçoit avec grande amabilité et me donne une belle lettre d'introduction pour la nonciature de Vienne. Je me sens fort et encouragé avec toutes ces illustres recommandations et ces hospitalités presque princières. Je tiens à dire, en passant, combien cette église gothique de Sainte-Gudule est un beau monument de l'art du treizième siècle. Vraiment, elle va de pair avec les splendides cathédrales des siècles de foi.

« Aujourd'hui (4 septembre), en compagnie de la secrétaire de la Mère Générale et de deux postulantes, je pars pour Vienne, en passant par Cologne, où nous couchons. Le lendemain matin, je me rends à la fameuse cathédrale, où je dis la messe à l'autel des Rois-Mages. Comme je l'ai entendu répéter tant de fois, quel beau monument élevé à la gloire de la religion catholique ! Quelle forêt de colonnes qui soutiennent cette voûte aérienne ! Et ces vitraux pour l'étude desquels il faudrait des jours ou plutôt des semaines d'examen !

« Nous continuons notre route en chemin de fer, en suivant les bords enchanteurs du Rhin, et cela par une belle journée. Voyez ces deux voies ferrées de chaque côté du fleuve, richement bordé de verdure, de villas, de

châteaux. De temps en temps vous apercevez, sur la cime des montagnes, ces vieilles constructions fortifiées du moyen âge. Votre regard se repose avec plaisir et admiration sur ces immenses vignobles qui tapissent le pan des collines, au bas desquelles sont assis de jolis villages avec leurs églises catholiques ou des temples protestants. Mais ce qui semblait attirer le plus l'attention, c'étaient les nombreux bateaux à vapeur, petits et grands, qui se croisent avec tant de dextérité et se jouent au milieu de ce courant rapide. Ce spectacle, sous un autre aspect et moins grandiose, me rappelait les bords du Saint-Laurent, de Montréal à Québec.

« Enfin nous arrivons à Vienne, et nous allons loger au monastère des Sœurs Franciscaines, à quelques kilomètres de la grande capitale. Dans cette ville si catholique, j'ai eu le bonheur de rencontrer de pieuses dames qui veulent s'intéresser à notre cause. Je visite avec plaisir la maison des PP. Résurrectionnistes, qui exercent leur ministère surtout au milieu des Polonais. Je me rappelle qu'on leur avait demandé de venir chez nos Galiciens ; mais toujours même réponse et l'éternel refus : *Non habemus homines.* J'ai pu visiter, avec mes bonnes interprètes, certaines églises monumentales remplies de richesses : la cathédrale, Saint-Étienne et l'église des Capucins, où les caveaux si grandioses renferment les tombeaux des empereurs, des impératrices et des archiducs de l'empire. J'ai prié au pied du monument qui contient le corps de l'infortunée impératrice Élisabeth, assassinée par une main diabolique. Des monceaux de couronnes de fleurs naturelles, sans cesse renouvelées, couvrent cette tombe, et, tout près de sa mère, le cercueil de Rodolphe, dont la fin a été si triste. Au milieu de tous ces monuments funèbres qui encombrent ces chambres de la mort, quand on réfléchit que c'est là, dans ce

profond silence, que dorment de leur dernier sommeil ces grands, ces souverains, ces potentats, qui ont fait tant de bruit dans le monde, mais qui, aujourd'hui, sont oubliés, on s'écrie involontairement : *Sic transit gloria mundi !*

« Mais laissons les morts et retournons au milieu des vivants. J'avais obtenu une entrevue avec S. Exc. le comte Golowkoski, ministre des affaires étrangères, pour lequel j'avais des lettres de recommandation. Je me trouvai en face d'un vrai gentilhomme sous tous rapports. Au bout de quelques minutes j'étais chez moi et entièrement à l'aise. Comme il parle très bien le français, je pus lui expliquer facilement le but de ma mission. Après avoir épuisé mon sujet et répondu à ses interrogations, il me remercia de ma visite auprès du gouvernement, m'exprimant sa gratitude pour l'intérêt que notre clergé porte aux Galiciens émigrés en Amérique. Il me pria de continuer mon voyage en Galicie, afin d'intéresser les évêques ruthènes à notre cause. M. le ministre me communiqua certains documents de la Propagande, par lesquels je compris qu'on allait, de concert avec le gouvernement, envoyer en Amérique, auprès des délégations apostoliques, quelques bons prêtres ruthènes. On consentirait facilement à payer toutes les dépenses et même à fournir un petit traitement annuel. Après avoir reçu de Son Excellence l'argent nécessaire pour les frais de mon voyage, je pris congé d'Elle, lui promettant, à mon retour, de lui rendre compte de mes visites. J'étais vraiment reposé de mes fatigues par une semblable réception de la part du gouvernement.

« Nous partons de Vienne par train express, et, le lendemain soir, nous étions à Stanislawow. Les Sœurs allaient loger dans un couvent de Religieuses cloîtrées. Pour moi, je me rendais à l'évêché ruthène. Malgré l'ab-

sence de l'Évêque, je fus très bien accueilli par les prêtres de la résidence épiscopale, avec lesquels je pus facilement m'entretenir, puisque nous pouvions nous servir de la langue latine, cet engin si utile, surtout pour les hommes de l'Église. Je m'empresse de dire que je trouvai des prêtres bien dignes et qui me firent la meilleure impression. Bientôt arriva Mgr le comte Szeptycki, évêque ruthène de Stanislawow. Je n'avais pas besoin des lettres du Préfet de la Propagande pour me faire recevoir. Je compris tout de suite que je me trouvais en présence d'un zélé et saint Évêque. C'est, en effet, comme on me l'avait dit, « l'homme du Pape ». Noble polonais, d'une famille très distinguée, après avoir été officier dans l'armée impériale, il se fit moine chez les Basiliens. C'est là que le Saint-Siège l'a pris pour l'établir sur le siège épiscopal de Stanislawow. J'ai pu m'apercevoir combien il est aimé par son clergé et son peuple. Sa maison me paraît comme une maison de religieux ; et lui-même en a tout le costume. Comme il parle à peu près tous les dialectes du pays, ainsi que le français et l'anglais, il m'a été très facile de traiter notre question ruthène avec Sa Grandeur, qui est disposée à s'y dévouer entièrement. Devant devenir bientôt Archevêque de Lemberg ou Léopoli, c'est lui, sans aucun doute, qui sera chargé de s'occuper de nos Ruthènes, auxquels il est prêt à procurer de bons prêtres, selon la direction du Saint-Siège. Il m'assura qu'il en trouverait, surtout à présent que le gouvernement veut bien les aider au point de vue temporel.

« Pendant mes longues entrevues avec Monseigneur, mes compagnes Franciscaines ne perdaient pas leur temps; elles travaillaient auprès des grands et des petits, auprès des autorités ecclésiastiques et civiles, surtout auprès du gouverneur de Léopoli, à organiser une asso-

ciation dans le but de recueillir des secours pour établir et soutenir des écoles industrielles en faveur des enfants ruthènes et polonais du Manitoba et du Nord-Ouest. Je suis heureux de déclarer que toutes ces autorités, même l'Archevêque arménien, ont accepté nos plans et ont promis de concourir à leur réalisation. Je laissai avec regret Mgr Szeptycki, ce vénéré ami, auquel je m'étais attaché à cause de ses grandes bontés à mon égard.

« En revenant sur nos pas, nous nous arrêtions à Lemberg, où l'administrateur ruthène m'offrit l'hospitalité et me tint les mêmes discours que l'évêque de Stanislawow. Dans mes entrevues et conversations, j'avais déjà appris les injustes et faux rapports qui étaient venus d'Amérique sur la conduite du clergé latin envers les Ruthènes. Ma présence, comme délégué de nos Évêques, proclamait hautement l'injustice de cette calomnie.

« Après avoir quitté Lemberg, nous étions bientôt à une autre ville épiscopale, Przemyls, où la voiture de l'Évêque, avec son secrétaire, nous attendait à la station. Mgr Lewicki, mon ami du collège ruthène à Rome, aujourd'hui en vacances dans son pays, avait eu la bonté de prévenir l'Évêque de notre arrivée.

« Encore deux jours de chemin de fer et nous rentrions à Vienne. Nous avions besoin de repos, tant pour le corps que pour l'esprit.

« Pourtant je m'empressai de me rendre auprès du comte Golowkoski pour lui parler du succès de notre voyage. Il me parut très satisfait et augurait en bien de l'avenir de notre Mission qu'il me promettait de protéger et de secourir personnellement. Mais mes aspirations n'étaient pas satisfaites. Je voulais voir l'empereur, S. M. François-Joseph. Ce fut ce cher et bon comte Golowkoski qui me procura cette faveur. Donc, le 24 septembre, au palais impérial et royal, j'étais invité à me

présenter à 1 heure après-midi. Quoique en passant, j'ai pu admirer les richesses et les splendeurs de ces salles, que je traversai pour arriver auprès de Sa Majesté. Je fus reçu avec bonté. L'empereur est de taille moyenne ; il portait l'uniforme de réception. « Ce monarque, m'avait-« on dit, ne rit plus jamais et parle peu. » J'en ai fait l'expérience dans cette entrevue. Sa figure, profondément triste, annonce une âme qui a éprouvé de grands chagrins. Sa Majesté, qui parle très bien le français, me fit quelques questions sur l'état des Galiciens en Amérique, leur nombre approximatif, et m'assura que son gouvernement ferait quelque chose pour secourir ses anciens sujets. Je lui parlai de l'évêque de Stanislawow. L'empereur en parut content et m'en fit l'éloge. « C'est un « bon catholique, dit-il. » Là-dessus je me retirai. J'oubliais d'ajouter que, voulant le remercier d'avoir eu la bonté de me recevoir, il s'empressa de me dire : « Ce n'est « pas à vous à me remercier, mais c'est à moi à le faire « pour l'intérêt si charitable que vous portez à ces pau-« vres Galiciens ! »

« J'avais donc fini ma Mission et j'en remerciai le bon Dieu.

« Après avoir fait mes adieux à ces si bonnes Sœurs Franciscaines qui avaient été pour moi de vrais anges gardiens, je prenais le train, et après trente-quatre heures de mouvement, j'étais de retour à Paris à notre chère maison de la rue de Saint-Pétersbourg. »